



Guy
PERRIER

12 résistantes
qui ont changé
l'Histoire

Pygmalion

Extrait de la publication

12 résistantes

qui ont changé l'Histoire

En ne voulant pas se résigner à l'insupportable – l'Occupation et la collaboration –, de nombreuses Françaises se sont jointes aux mouvements de Résistance naissants et, au fil du temps, ont participé à la réussite d'actions glorieuses.

Bien que leur rôle ait souvent été injustement oublié ou minimisé par l'Histoire, ces femmes, membres indispensables de la Résistance tout au long de la Seconde Guerre mondiale, se sont illustrées par leur sens du devoir dans la défense de leur pays: distribution de tracts, journaux, établissement de filières d'évasion pour les prisonniers de guerre, aide au franchissement de la ligne de démarcation, fabrication de faux papiers, presse clandestine, organisation de parachutages, passage d'armes et de messages codés, embuscades, sabotages...

Certaines aussi été des agents de liaison efficaces et discrets, contribuant largement à la défaite de l'ennemi.

Ce sont douze portraits de résistantes – douze femmes d'exception – que Guy Perrier, qui a fait partie des réseaux Navarre et Libération-Nord, a choisi de nous brosser ici, avec émotion et réalisme.

Guy Perrier est entré dans la Résistance à l'âge de quinze ans, en décembre 1940. Il a rejoint OCM et a fait partie des réseaux Navarre et Libération-Nord. Saint-cyrien, après une brillante carrière militaire, il a exercé de hautes fonctions dans l'industrie automobile. Guy Perrier est Grand-croix de la Légion d'honneur, Médaille de la Résistance. Il est titulaire de 16 titres de guerre dont une blessure et 13 citations dont 6 à l'ordre de l'armée.

Pygmalion

12 résistantes
qui ont changé
l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

Pierre Brossolette : le visionnaire de la Résistance, Paris, Hachette littératures, 1997.

Le Colonel Passy et les services secrets de la France libre, Paris, Hachette littératures, 1999.

Rémy : l'agent secret n°1 de la France libre, Paris, Perrin, 2001.

Le Général Pierre de Bénouville : le dernier paladin : biographie, Monaco, Éd. du Rocher, 2005.

Leclerc, Pygmalion, 2008.

Le Suicide de la flotte française, Toulon 27 novembre 1942, Pygmalion, 2010.

Guy PERRIER

12 résistantes

qui ont changé
l'Histoire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-1096-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction



La Résistance occupe une place à part dans notre mémoire collective. C'est un événement qui peut sembler relativement modeste à l'échelle de la France si on le compare aux péripéties tragiques de la Seconde Guerre mondiale, aux batailles acharnées entre les nations. Mais la Résistance s'est progressivement transformée en un mythe fondateur qui a donné à la France ses valeurs et aux Français une image idéalisée d'eux-mêmes.

De simple page d'histoire, elle est devenue pour le pays une mémoire collective. Car ce fut une réaction patriotique alliant à la fois un acte de guerre et la défense de l'honneur.



*Les femmes dans la Résistance et la France libre
(1939-1945)*

Les femmes n’ont jamais été absentes des guerres.

Depuis l’Antiquité, chaque siècle a vu se lever des guerrières authentiques. La plus célèbre a été et reste Jeanne d’Arc, véritable icône pour les Français et le monde occidental. En 1429, pour sauver « son » roi Charles VII, elle a chassé les Anglais d’Orléans. Mais, par trahison, ceux-ci l’ont capturée puis l’ont brûlée vive à Rouen en 1431.

Cependant, de tout temps, les femmes sont restées au second rang, derrière l’homme, à son service. Il faut se rappeler qu’en 1939, alors que la guerre éclate, les femmes en France ne sont ni électrices ni éligibles.

La Seconde Guerre mondiale va bouleverser cet ordre des choses. Dès le début des hostilités, 6 millions d’hommes sont mobilisés. Après la débâcle de 1940, 1 850 000 sont faits prisonniers dont 430 000 ne reviendront pas. En outre, 7 à 800 000 Français partiront en Allemagne au titre du STO (Service du travail obligatoire).

En l’absence de tous ces hommes, les femmes, par nécessité, s’engagent pleinement dans la vie active. Elles deviennent chefs d’entreprise, femmes d’affaires, commerçants, médecins, infirmières, ouvrières sur machines-outils, cultivatrices dans les campagnes... D’ailleurs, la politique prônée par Vichy les y incite. La devise « Travail, famille, patrie » est la transposition des trois K allemands « *Kinder, Kirche, Küche* » !

Les directives et instructions du gouvernement de Vichy suscitent des centaines de mouvements de refus, parfois des révoltes, comme chez Michelin. Le discours larmoyant du maréchal Pétain et son appel à cesser le combat sont ressentis comme une humiliation véritable, d'où une réaction de rejet immédiate : non à l'acceptation honteuse du maréchal Pétain. C'est l'attitude que prend aussitôt Geneviève de Gaulle-Anthonioz, nièce du Général, de même que la Bretonne, « l'aide-chimiste », Jeanne Bohec.

La déroute de l'armée française en 1940 entame fortement le symbolique prestige masculin ! L'un des premiers objectifs des mouvements de Résistance naissants est de faire prendre conscience à la population écrasée par le malheur qu'il ne faut pas se résigner à l'insupportable : l'Occupation et la collaboration. D'emblée, les femmes établissent des filières d'évasion pour les prisonniers de guerre, d'autres mettent en place des chemins discrets pour franchir la ligne de démarcation. Très souvent, elles remplissent la fonction d'agent de liaison. Passant plus facilement inaperçues, elles apportent le ravitaillement aux maquis, viennent en aide aux familles des hommes absents. Elles assurent aussi la défense civile à l'arrière pour permettre à un maximum d'hommes de rejoindre les unités combattantes. Elles sont également chargées de distribuer tracts, journaux, prospectus...

Les prodigieux exploits de certaines figures de proue de la Résistance et de la France libre dans la période, ô combien mouvementée, de 1939-1945

– 12 résistantes qui ont changé l'Histoire –

devraient favoriser la transmission aux jeunes générations du goût de l'aventure et surtout de la flamme de l'espérance ; ces jeunes, s'appuyant sur le passé, pourront alors regarder vers l'avenir en conservant le sens de l'honneur.



Berty Albrecht



Une famille protestante et bourgeoise

Le 15 février 1893, à Marseille, une fille naît dans une famille protestante, d'origine suisse, les Wild. Prénommée Berthe, Pauline, Mariette, on l'appelle très vite Berty, surnom donné affectueusement par son père.

Du côté paternel, les Wild sont des protestants aisés qui comptent dans leurs rangs des professions très variées, artisans, marchands, théologiens, des pasteurs réputés et autres notables ; la plupart sont originaires de la région de Saint-Gall.

Du côté maternel, les Grosclaude vivent dans le Jura suisse près de Neuchâtel au sein d'une population de charpentiers, menuisiers, horlogers et drapiers. Une lointaine ancêtre, de souche française,

a dû fuir la France lors de la révocation de l’Édit de Nantes en 1685. Mais plus tard, vers la fin du XIX^e siècle, pour des raisons économiques, les Wild et les Grosclaude se fixent dans le Midi de la France.

Un mariage entre les deux familles consolide leurs biens et accroissent leur fortune. M. et Mme Wild s’installent à Marseille qui compte déjà une forte communauté protestante.

Négociant habile spécialisé dans les bois exotiques, M. Wild fait merveille dans cette ville active et prospère.

Mme Wild, très imprégnée des sacrifices consentis par ses ancêtres et qui vit intensément sa religion, instaure pour sa fille une éducation sévère, rigide, austère. Très jeune, Berthe sait qu’en toutes circonstances il importe de se montrer courageux et déterminé.

En 1898, Berty entre au lycée de Marseille à cinq ans. C’est un lycée uniquement réservé aux filles, le premier de ce type. Elle y fera toutes ses études. Le lycée est fréquenté par les jeunes filles de la bourgeoisie libérale – et plus particulièrement les filles de la HSP (Haute société protestante). Madame Wild est désireuse de transmettre à ses enfants une éducation alliant la foi et l’intelligence.

Berty doit, au contact de ses professeurs et de ses amies, se cultiver mais aussi changer de comportement, éliminer son déplorable accent marseillais. Elle se montre relativement indépendante et assez rebelle. Les résultats s’en ressentent, ils sont insuffisants.

Elle échoue au brevet supérieur de fin d'études. Furieux, ses parents l'envoient en Suisse, à Lausanne, dans une *finishing school* de bonne réputation : « la Marjolaine ». Elle y apprend les bonnes manières, l'anglais, la musique. Loin de sa famille, elle apprécie une certaine autonomie car, fille unique, elle était « coincée », surveillée d'une manière draconienne par sa mère.

Petite, elle avait l'habitude de se réfugier auprès de son grand-père. Sa mort fut un déchirement. Alors, elle reporta son amour sur son père qu'elle adorait. Longtemps, elle en souffrira, écartelée entre l'obligation de mentir et la nécessité de dire la vérité. Entre son père et sa mère.

Un jour, sa mère l'interroge maladroitement : « Qui aimes-tu le mieux, papa ou maman ? » Torturée, elle finit par répondre : « Papa. » À partir de ce moment-là, elle se jura de dire la vérité en toutes circonstances, quelle qu'en fût la conséquence.

Bertie trouve donc refuge auprès de son père et avec l'aide de Marie, la vieille bonne, ainsi qu'à sa force de caractère, elle écarte le rigorisme et échappe à l'ennui.

En 1910, les Wild s'installent au 6^e étage d'un appartement à Marseille qui domine le vieux port et s'ouvre vers le large. Le spectacle est fascinant, la ville grouille de bruits, d'animation, de vie ! Les bateaux déchargent leurs cargaisons de produits d'outre-mer, les marins s'interpellent, hèlent les passants en déposant poissons et coquillages sur le quai dans une

joyeuse pagaille. La nuit venue, les bruits, les couleurs, les cris maintiennent Berty éveillée, parfois fort tard. Cette ville cosmopolite où se rencontrent des gens de tous les continents, de toutes les couleurs de peau, de toutes les langues, la fascine littéralement. Mais sa mère, très pieuse, très attachée à sa religion, veut ignorer les attirances de sa fille et la maintient fermement sur la voie de la rigueur, de la morale et du devoir.

Dans la famille, l’oisiveté est bannie. Mme Wild, qui craint beaucoup que Berty reste célibataire, l’engage à choisir une carrière : Berty se lance dans des actions caritatives, fidèle à la tradition familiale. En 1912, elle obtient son diplôme d’infirmière.

Le père de Frédéric Albrecht, qui est Hollandais d’origine et catholique, a demandé à M. Wild d’héberger son fils Freddy comme stagiaire. Freddy, trente-trois ans, rencontre Berty, vingt et un ans. Les deux jeunes gens se plaisent. La guerre éclate en 1914.

Berthe, sensible à la souffrance des blessés, des ouvriers exténués par leur travail pénible dans des usines au cours de longues journées, rejoint les infirmières de la Croix-Rouge. Par son patriotisme et par son sens social, elle devient un « ange blanc ».

Frédéric Albrecht, qui vit maintenant en Angleterre, est un pacifiste convaincu. Il a refusé de s’enrôler dans l’armée anglaise pour ne pas combattre contre son pays. Conséquence, il est considéré à tort comme ennemi, et interné dans l’île de Wight, un bout de terre isolé, exposé aux vents ! De son exil, il parvient à écrire à Berty et l’assure de sa fidélité.

Au bout de trois ans, il est autorisé à se fixer dans un pays neutre, la Hollande. Il s'installe à Rotterdam en 1917 et sans attendre demande la main de Bertie, qui dit oui.

Finalement, il n'y aura pas d'église, pas de témoin. Un pasteur bénit leur union, simplement. Mme Wild, qui n'a pas assisté au mariage, n'acceptera de parler à son gendre que bien des années plus tard. Les relations de Bertie avec sa mère resteront toujours tendues. Bertie est bien décidée à mener sa vie en toute indépendance, sans aucune concession avec le conformisme ambiant.

Avec la paix, des femmes, dans différents pays d'Europe, revendiquent le droit de peser sur les gouvernements et les lois. Notamment en Angleterre où les « suffragettes » se battent pour obtenir le droit de vote et l'obtiennent. Les Suédoises et les Hollandaises les imitent ; la Belgique et la France sont à la traîne.

En 1924, les Albrecht quittent la Hollande et rejoignent avec joie l'Angleterre après la période grise et difficile de Rotterdam.

Certes, Bertie le reconnaît, son mariage n'est pas une réussite. Heureusement, elle a été comblée par l'arrivée de deux enfants : d'abord un fils, Frédéric, très vite surnommé Freddy puis, quatre ans plus tard, une fille, Mireille, son rayon de soleil.

À Londres, Frédéric devient *broker*. Il réussit et la situation du couple s'améliore considérablement. Ils s'installent confortablement dans un quartier chic, loin du centre, dans une maison typiquement anglaise

entourée de gazon, d’arbres et de fleurs. C’est une période faste. À leur service, une gouvernante, une femme de chambre, une cuisinière et un chauffeur. Berty est une maîtresse de maison accomplie, une mère attentive, élégante et soignée. Elle convie à des dîners brillants ses amis et ses relations d’affaires. Elle n’oublie pas ses enfants dont elle surveille avec soin l’éducation : bonne présentation, bonnes manières, musique et lecture. Le déjeuner dominical est rituellement réservé à la seule famille. Berty sort assez souvent rendre visite aux modistes et aux meilleurs couturiers. En femme raffinée, elle s’habille avec un soin extrême selon les dernières tendances tandis que son mari revêt l’habit du parfait *broker*, pantalon rayé, chapeau melon, veston noir, œillet à la boutonnière...



Féministe et socialiste

Mais en 1927, Berty perd brutalement son père. Pour elle, cette disparition est un drame – elle l’adorait et souffrait du manque d’affection de sa mère à son égard.

En réalité, sous les apparences d’une femme comblée, elle se sent désœuvrée, inutile et égoïste. Elle plonge dans une dépression sévère. Son mari ne la comprend guère.

Insatisfaite de son sort, elle découvre les problèmes quotidiens du monde ouvrier et la nécessité de l’émancipation féminine. Elle fait la connaissance des dirigeants du *British Control* (Contrôle des naissances)

et de ceux de la fédération socialiste. Son mari est effrayé par ses nouvelles théories sur la liberté sexuelle, le sort des femmes entravées par le mariage, etc. Il essaie de la freiner et de la distraire par des voyages en Italie, en Suisse. Rien n’y fait. Berty apporte son enthousiasme et son concours précieux (grâce à sa connaissance parfaite de l’anglais et de l’allemand) aux militants qui se battent de par le monde pour arracher l’égalité politique, économique et sexuelle de la femme.

Entre les deux époux, l’incompréhension s’accroît, le fossé s’élargit. Frédéric risque de gâcher sa carrière. Berty accepte une séparation. Or, la crise qui menaçait éclate le jeudi 24 octobre 1929 : krach à New York, série d’orages en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, banqueroutes, suicides, faillites... Frédéric est ruiné. Berty fait face avec courage et part s’installer avec les enfants dans la maison acquise sur la Côte d’Azur à Beauvallon.

En 1932, elle revient à Paris, rencontre les intellectuels de gauche, s’enthousiasme pour le marxisme qu’elle découvre. Elle discute avec les savants Jean Perrin et Paul Langevin, les hommes politiques Léon Blum, Marcel Cachin, Jacques Duclos, Maurice Thorez... Elle est socialiste de cœur mais vit du capitalisme. Ses anciennes amies la traitent de « communiste, révolutionnaire de salon ». En fait, après son mariage, elle s’est progressivement détachée de l’Église pour se consacrer à la défense des causes justes en dépit des règles habituelles de la bourgeoisie qu’elle rejetait en devenant féministe et socialiste.

En 1933, elle travaille à la Ligue des droits de l’homme. Décidée à faire progresser la condition féminine, elle fonde une revue, *Le Problème sexuel*, près de trente ans avant que la loi sur l’IVG ne soit votée en France. « Cette revue s’adresse aux esprits libres épris de vérité, à la recherche de rendre l’homme moins malheureux et l’humanité meilleure », dit-elle. Au bout d’un certain nombre de numéros, Berty est mise au ban de la HSP.

Toujours très élégante, très soignée, c’est une belle femme en dépit de sa petite taille. Ses yeux bleus fixent l’interlocuteur tandis qu’elle se tient très droite en le dévisageant. Elle a une collection de chapeaux et de gants impressionnante. Sa noblesse d’allure, ses cheveux blonds font qu’on la remarque d’emblée.

Très attentive à l’éducation de ses enfants, elle ne les retrouve cependant complètement que lors des grandes vacances d’été. Adorant l’alpinisme, elle les initie à la montagne, école de discipline, de rigueur et de dépassement de soi. Le 15 août son mari la rejoint, et la famille se regroupe jusqu’à la rentrée scolaire, au début d’octobre.



Amoureuse

– 18 –

En août 1934, Berty fait la connaissance d’Henri Frenay, amené à la maison par des amis communs.

C'est un véritable coup de foudre. Cette rencontre va être décisive pour le cours de sa vie.

Pourtant, ces deux êtres sont aussi dissemblables que possible. Henri, saint-cyrien, est officier comme son père. Il appartient à une famille lyonnaise catholique et pratiquante. Sa mère se consacre à son foyer.

Berty est protestante, séparée de son mari, très engagée politiquement aux côtés des socialistes et des communistes. Chez les Frenay, on considère les gens de gauche comme de dangereux extrémistes, le Front populaire comme une catastrophe pour le pays. Henri, imprégné du milieu militaire, appartient à la droite traditionaliste, pauvre, paternaliste mais avant tout patriote.

Berty est séduite par ce jeune officier de douze ans son cadet, beau, plein d'entrain et de gaieté, qui s'intéresse à elle, l'écoute et lui fait oublier ses soucis. Freddy et Mireille comprennent vite les relations étroites qui se tissent entre leur mère et Henri qu'ils considèrent un peu comme leur oncle. Ses amis s'aperçoivent aussi qu'ils forment un couple : Berty est heureuse avec l'homme qu'elle aime.

En août 1935, de retour à Paris, Berty s'occupe des réfugiés allemands victimes du nazisme. *Mein Kampf* est publié par Hitler qui passe pour un fou... Et, dans le salon de Berty, on en discute avec passion. Henri est à l'école de guerre pour deux ans à Paris.

C'est alors qu'il rencontre chez Berty des gens d'une « espèce inconnue » : francs-maçons, libres-penseurs,

gens de gauche ou d’extrême gauche. Il approuve son amie sans réserve, ce qui aura pour résultat qu’en 1940, après la débâcle de l’armée française, tous les deux se retrouveront pratiquement d’accord sur l’essentiel !

1936 est pour Bert y une année très importante, une année charnière et décisive. Elle met ses enfants à l’école alsacienne protestante. En Espagne, la guerre civile fait rage. Elle est scandalisée par la décision de Léon Blum de ne pas intervenir et refuse de se laisser embrigader dans le parti communiste malgré les pressions de son entourage. Mais sa vie mondaine ne la satisfait plus.



L’École des surintendantes

Après mûre réflexion, elle choisit d’entrer à l’École des surintendantes d’usine. Dans ce but, elle rencontre la sous-directrice Jeanne Sivadon qui prendra par la suite une place importante auprès d’elle dans la Résistance. Bert y expose clairement les raisons de son choix : « J’ai envie que ma vie serve à quelque chose, qu’elle serve à rendre service à ceux qui en auraient besoin. »

Jeanne Sivadon est frappée par la détermination, le regard ardent de ses yeux d’un bleu intense. Elle lui accorde une dérogation étant donné son âge (quarante-trois ans) et l’admet à l’école.

Berty se lance avec ardeur dans sa nouvelle vie d'étudiante. D'octobre 1936 à octobre 1938, elle va vivre deux années qui, selon sa fille Mireille, « seront les plus heureuses de sa vie¹ ». Dans son appartement parisien, elle se rapproche de ses enfants, la gouvernante ayant été renvoyée.

Son mari, resté à Londres, ne la comprend toujours pas. En revanche, Henri l'a encouragée vivement à reprendre ses études, d'autant que lui aussi travaille d'arrache-pied à l'école de guerre. Il souligne cette période paisible : « Notre entente a été sur tous les plans. Nos liens ont été ressentis par elle comme par moi, comme étant d'une exceptionnelle qualité. Avoir en même temps une communion physique accompagnée dans la pensée et dans les élans, c'est une chose extrêmement rare². »

Berty est assez autoritaire, plutôt dominatrice. Son maître mot se résume à « travailler ». Freddy, naturellement studieux, s'en accommode tandis que Mireille a tendance à se laisser aller. Alors, sa mère explose, la patience n'étant pas une de ses vertus. Seul Henri l'équilibre !

Berty sort huitième de sa promotion avec en outre des félicitations pour un rapport jugé remarquable sur la « condition ouvrière ».

1. Mireille Albrecht, *Berty*, Robert Laffont, 1986.

2. Henri Frenay, *La nuit finira : Mémoires de la Résistance, 1940-1945*, Robert Laffont, 1973.

Le 1^{er} octobre 1938, Berty prend le poste de surintendante des usines Barbier, Benard et Turenne, fabricant d’appareils d’optique pour la Marine. Elle est chargée de mettre en place un service social. Mais, fatiguée, préoccupée par son mari en Angleterre qui menace de lui couper les vivres, elle tombe malade. Elle a besoin de se reposer et part pour les Pyrénées.

Les événements s’accélèrent. Le 3 septembre 1939, la France et l’Angleterre déclarent la guerre à l’Allemagne. Berty est rappelée à Paris ; elle apprend qu’elle est mutée comme surintendante à la manufacture d’armes de Saint-Étienne où elle se heurte constamment à un colonel autoritaire et mesquin. Heureusement, elle est mutée à l’usine Fulmen de Clichy et elle réintègre son appartement parisien.

Berty retrouve le sourire tandis qu’Henri, en permission début mai, vient la rejoindre. Berty est éperdument amoureuse de ce fringant militaire, à l’allure énergique, à la carrure athlétique, débordant d’enthousiasme, au caractère aussi tranché que le sien, à la gaieté communicative et doté d’humour. Malgré leur différence d’âge, de religion, d’opinion politique, ils sont en réalité très complices et les épreuves à venir vont les rapprocher encore.

En ce printemps de 1940, ils passent ensemble des heures merveilleuses sans se douter qu’elles vont prendre fin très vite. Le 9 mai au soir, Henri quitte Berty sur le quai de la gare. Le 10 mai, les Allemands

déclenchent leur attaque. Les deux amants ne se reverront que dix mois plus tard !



La guerre

La guerre éclair, la *Blitzkrieg*, a succédé à la drôle de guerre. En quelques jours, les Allemands ont envahi la Belgique et foncent sur Paris. Bertie expédie Mireille à Nevers chez une assistante sociale. Des avions nazis bombardent les aérodromes parisiens de Villacoublay et du Bourget.

La panique gagne la capitale qui se vide. C'est l'exode. Autos, motos, bicyclettes, charrettes à cheval, piétons traînant leurs valises, tous fuient vers le sud. Des soldats déguenillés, avec ou sans arme, le visage hâve, se hâtent le long de la route.

Bertie doit rejoindre son usine repliée à Vierzon. Le maire a déclaré Vierzon ville ouverte mais un régiment de Sénégalais prend position pour la défendre et les combats durent trente-six heures. La ville est bombardée sévèrement et occupée dès le lendemain par des soldats de la *Wehrmacht*. L'eau se fait rare, les provisions sont épuisées, le téléphone est coupé.

Le 17 juin 1940, le maréchal Pétain parle à la radio : « Le combat doit cesser. » Bertie éteint le poste, elle blêmit et des larmes coulent : « Ce n'est pas possible, on demande l'armistice. Quelle honte ! »

Ne pouvant accepter cette idée, elle se persuade que Pétain veut gagner du temps et qu’il manœuvre pour y parvenir. Elle n’est rassérénée que pour quelques jours : le gouvernement s’est replié à Bordeaux, les conditions d’armistice sont bientôt connues.

L’avance des troupes allemandes est stoppée, la France coupée en deux. Au nord, une zone occupée, au sud une zone libre !

Vierzon est aussi coupée en deux, la ligne de démarcation suivant le Cher la partageant. La situation est terriblement compliquée : l’usine Fulmen est en zone occupée ainsi que la mairie, le cimetière est en zone libre !

À Vierzon, Berty est isolée de tout, de ses amis, et est sans nouvelles d’Henri. Où se trouve-t-il ? Est-il blessé, prisonnier ? Elle n’est pas son épouse. Comment pourrait-elle être prévenue ? Tourmentée, elle s’inquiète. Les mois passent et elle se résout à écrire à la mère d’Henri à Sainte-Maxime.

Enfin, en novembre, elle reçoit une lettre d’Henri, la première depuis sept mois. Il raconte en détail son odyssée : il a été fait prisonnier le 25 juin au col du Donon à 60 km de Strasbourg. En compagnie d’un adjudant, il s’évade quelques jours plus tard. Après une marche de trois semaines, coupée de caches et d’alertes, il franchit clandestinement la ligne de démarcation et atteint Lyon, le 9 juillet. Il se procure des habits civils et gagne Sainte-Maxime.

Affecté au bureau de garnison de Marseille, il est ensuite muté au 2^e bureau de l’état-major de l’armée

à Vichy. Il demande à Berty de venir le rejoindre. Henri s'est-il laissé séduire par les promesses fallacieuses du vieux Maréchal ? Ou bien a-t-il gardé sa capacité d'indignation de militant antifasciste, anti-nazi ? D'autant qu'elle sait que dans sa famille, sa mère, son frère aîné, officier, écoutent et approuvent avec ferveur le Maréchal.

Sur place, Berty apprend que de Sainte-Maxime Henri a écrit un manifeste où il explique qu'on ne doit ni accepter la défaite ni se coucher devant l'ennemi. Elle comprend alors que son amant s'est transformé en rebelle et est heureuse d'y avoir contribué.

Les voilà de nouveau sur la même longueur d'onde. Henri raconte qu'il recherche des renseignements, des informations pour les transmettre à des amis qui redistribuent ces nouvelles afin de faire connaître la vérité sur les échecs des nazis, les victoires de l'Angleterre, la révolte du général de Gaulle et la naissance de la France libre, ainsi que sur les premières actions de la Résistance en France occupée.

Henri a exposé son programme d'action, ce qui va constituer la première ossature de Combat. Berty s'adresse alors à lui : « Voulez-vous que je travaille avec vous ? » Henri, transporté de joie, n'en attendait pas moins. Berty, comme toujours, indépendante, insoumise, adhère, enthousiaste, au projet d'Henri.

Désormais, ils se retrouvent comme avant, deux amis, deux amants. Rebelles, ils vont œuvrer dans la Résistance jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Berty le 31 mai 1943, à la prison de Fresnes.

Pour elle et Henri, la priorité est de lutter contre la propagande nazie et la désinformation quotidienne diffusée par Vichy : responsabilité de la III^e République, du Front populaire, répression des juifs, des francs-maçons, des communistes, invectives contre l’Angleterre et le général de Gaulle à Londres.

Dans ce but, ils décident de créer un bulletin d’information pour réveiller l’opinion assommée et chloroformée. La base est fournie par les renseignements provenant du 2^e bureau, puis les écoutes de la radio suisse (Sottens), de la radio anglaise (BBC), les exactions des nazis. Ce bulletin d’information est très bref. Berty propose de le taper dans sa chambre d’hôtel à Vichy sur une vieille Remington. Sa première frappe comporte dix-huit exemplaires (1 page recto verso), adressés à des hommes politiques résidant à Vichy et à Marseille. Ils attendent de connaître l’accueil réservé à cette petite feuille. Surprise, leur espoir est dépassé !

Comment étendre l’audience ? Qui recruter ? Des amis sûrs, des sympathisants ? Le choix est difficile. « Henri-patron », comme l’appelle Berty, rayonne. Il compte s’appuyer sur le clan antiallemand existant dans l’armée qu’il se prépare à quitter pour entrer résolument dans la clandestinité.

Au début de 1941, grâce à ses références de superintendante, Berty est nommée chargée de mission au Commissariat au chômage féminin et décroche à partir du 1^{er} février le poste d’inspectrice provinciale du chômage féminin pour la région de Lyon. Elle doit

recenser les possibilités d'emploi de toute nature et rechercher la main-d'œuvre disponible pour y faire face. Certes, elle travaille pour le gouvernement de Vichy mais elle en a absolument besoin pour nourrir sa famille.

À Lyon, en septembre 1941, Berty s'installe avec Mireille dans un appartement au 165, avenue de Saxe. Henri a trouvé un logement très proche, dans les locaux de la Société nationale de constructions aéronautiques. Il est entièrement libre de ses mouvements. Ayant rédigé une lettre au général Huntziger, ministre des Armées, pour demander un « congé d'armistice », celui-ci lui a répondu qu'il s'agissait d'un départ définitif.

Saint-cyrien, militaire dans l'âme, le capitaine Freney a fait preuve d'un courage exceptionnel pour rompre avec l'armée, ses valeurs traditionnelles et les positions incarnées par sa mère, bourgeoise bien-pensante. Berty l'admire encore davantage tout en sachant combien elle en est fortement l'inspiratrice.

Henri, révolté par la veulerie ambiante, multiplie les contacts, galvanise les énergies. Il change d'identité et choisit le nom d'Henri Francen, en hommage à l'acteur Victor Francen. Un problème difficile se pose : ce ne sont plus cent bulletins qu'il faut sortir mais cinq cents et bientôt mille ! Avec Berty, il achète une vieille Ronéo d'occasion et lui confie la mise au point laborieuse.

Mais il faut très vite étoffer le mouvement, l'élargir et donc recruter. Les camarades, les amis susceptibles

d’adhérer sont contactés. Lors d’un voyage clandestin à Paris, Berty revoit Jeanne Sivadon qui prend contact avec ses anciennes élèves dans les différentes usines de la région parisienne. De son côté, Henri renoue avec ses anciens camarades de la 57^e promotion à l’école de guerre. Pierre de Froment prendra en charge le renseignement, Robert Guédon la propagande.

À Villeurbanne, Berty remarque une jeune Parisienne au Commissariat au chômage féminin, active, efficace. Elle lui fait rencontrer Henri. L’entretien est décisif. Jacqueline occupe le poste de secrétaire de rédaction de *Combat*. Son frère Jean-Bernard, sous le nom de guerre de Paul Augé, colonel, juif, libre-penseur, ancien officier d’Indochine, reconverti dans les affaires et fortuné, devient membre de l’équipe dirigeante.

Frenay n’a pas encore réellement rompu avec Pétain et, jusque-là, est resté insensible à l’appel du général de Gaulle. Est-ce dû au fait qu’il ait conservé des liens avec l’armée ? Ou bien à l’influence de Berty qualifiée d’« inspiratrice » ? Comme l’a reconnu Jacques Baumel, son influence sur Henri « a été considérable dès les tout débuts », par son caractère, sa détermination, son regard extraordinaire.

Son absence de sectarisme, son horreur des divisions et des conflits de toutes sortes lui ont permis de fédérer toutes les bonnes volontés. Elle a initié son beau militaire à la politique puis l’a constamment gardé dans le labyrinthe.

N° d'édition : L.01EUCN000538.N001
Dépôt légal : juin 2013